This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579969 6

MÉDÉRIC ET LISÉE

ASNIÈRES — IMP. LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.

HUGUES LE ROUX

MÉDÉRIC

ET

LISÉE

80 DESSINS DE HENRI DILLON

PARIS
JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1887
Tous droits réservés

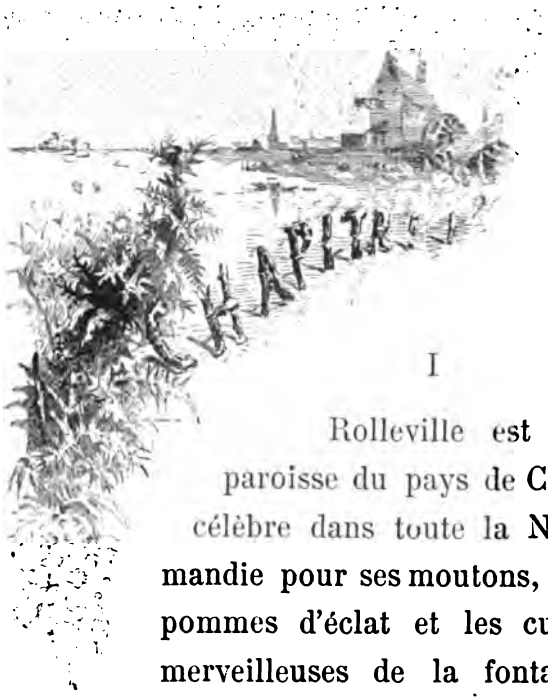
116n91B

MAR 13 1941

A

MAONNETTE

CHAPITRE PREMIER



I

Rolleville est une paroisse du pays de Caux célèbre dans toute la Normandie pour ses moutons, ses pommes d'éclat et les cures merveilleuses de la fontaine Sainte-Clotilde.

Le « carreau » compte une centaine de maisons, brique et colombage, bordant une rue en équerre, coupée par un ruisseau que les carrioles passent à gué.

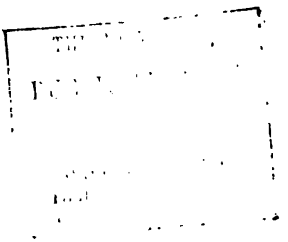
C'est un bras de la Lézarde, une rivière à truites, qui va joindre la Seine après avoir

fait tourner six moulins et réfléchi dans ses eaux claires des sous-bois, des pans de ciel, le rempart des Cent-Quatre et le clocher d'Harfleur, gothique et blanc.

Les fermes, les pieds dans l'eau, rient au soleil. Quelques-unes gravissent les deux collines couronnées de chênes. Les colzas viennent bien sur le plateau. Les cultivateurs sont aisés, et l'on voit encore des bonnets cauchois, échafaudés sur de jolies têtes, au bal de l'Assemblée.

Un jour à venir, le chemin de fer de Montivilliers coupera la route de barrières, et s'ouvrira un chemin rouge entre deux talus. En attendant, la paroisse est desservie par une diligence, qui traverse tous les pays de Rolleville au Hâvre. Chaque soir, à quatre heures, la voiture part de la cour du Bras-d'Or, — une vieille auberge tombée avec les diligences de Paris. C'est là que, tous les jours, l'antique guimbarde jaune se cra-

LA DILIGENCE VERSE SUR LA PLACE DE ROLLEVILLE
UNE FOULE BRUYANTE



quelle au soleil. Les noms des communes sont peints sur une bande rouge, le nom du voiturier est écrit sur la portière : Blondel.

Il est orné d'une majuscule superbe, un B joufflu, titubant, bambocheur comme le joyeux cocher, qui tutoie tous les cabaretiers de la route.

Le dimanche, la diligence verse sur la place de Rolleville une foule bruyante, en robes de percale, chapeaux de paille, ombrelles claires et vestes de coutil, qui vient cueillir des « porions » et manger des truites à l'ombre du pont. Le soir, les compagnies s'en vont surchargeant l'impériale, frileuses, roulées dans des châles, chantant les Cauchoises et le cidre doux.

L'hiver est saison morte pour le voiturier ; il vit des paquets et des commissions. De-ci, de-là, une fille part en condition pour la ville, ou M. le curé va visiter un confrère

sur la route ; mais les bourgeois ne voyagent plus.

Aussi c'est un étonnement dans tout le pays, lorsque, un soir de mars, la diligence s'arrête devant l'Abbaye, la première ferme, à gauche en venant d'Épouville.

Une jeune femme en noir descend, suivie d'un enfant, en noir comme elle, et d'une servante de campagne qui porte un panier.

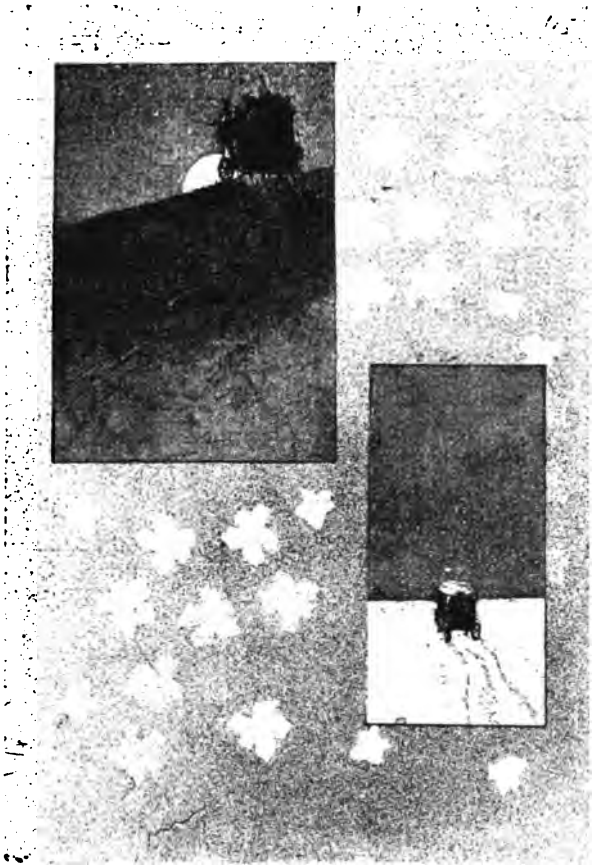
— « Prends garde de tomber, Médéric. »

Maze, le fermier, attend près de la barrière blanche, sa casquette à la main, embarrassé dans le compliment de bienvenue.

— « Et la santé de madame?... Voilà donc le petit?... Tout ce pauvre monsieur à son âge ! »

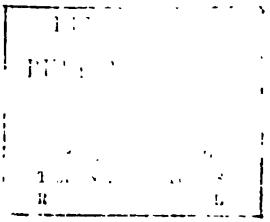
Et comme, à ce souvenir, les yeux de la veuve se remplissent de larmes, Maze s'arrête, gêné, craignant d'avoir dit une sottise :

— « Excusez, madame Ferrard, je ne voulais pas vous faire de la peine. »



UN SOIR DE MARS LA DILIGENCE ARRIVAIT

10



Debout sur la bâche, Blondel passe les malles à un garçon de ferme, en jurant après ses chevaux, qui sentent l'écurie et s'impatientent.

Il est bientôt descendu, le petit bagage, et, précédés du fermier, on entre dans la salle du pavillon.

Une flambée de sarments éclaire la pièce, humide de cinq années d'ombre et de volets fermés.

Elle s'asseoit devant le feu, en frissonnant, l'enfant sur les genoux. Maze voit son chagrin et se tait, touché par ce blond deuil de jeunesse et la langueur de ces yeux battus.

— « Merci, mon brave Maze, et à demain. Mélina fera le reste seule. »

Le fermier se retire, et ils dînent tous les trois, la servante à la table des maîtres, rapprochés par la douleur. Les papillons brûlent leurs ailes aux chandelles, l'enfant lassé s'endort sur sa chaise, et, tandis que

Mélina monte préparer les chambres, elle reste seule à rêver, en face du feu qui s'éteint.

C'est la guerre qui vient de la faire veuve. Il y a dix ans, — dix ans déjà ! — le lieutenant Ferrard, touché de sa grâce de Lorraine et de sa solitude d'orpheline, a demandé sa main. Pendant dix ans elle l'a suivi de garnison en citadelle, fière du mari, fière de l'enfant qui lui ressemblait. Puis la guerre a éclaté au milieu de son bonheur. Elle est restée dans Paris avec le petit; lui a couru à la frontière, sur la brèche. Oh ! les angoisses, les rares messages, jusqu'au jour où, prisonnière dans la capitale bloquée, elle a vécu six mois sans rien apprendre, priant encore la Vierge de sauver cette chère vie, quand il était tombé depuis des semaines !

Lorsqu'elle a su la nouvelle, elle a attendu longtemps avant de croire, imaginant une captivité impossible, une blessure, là-

L'ENFANT LASSE, S'ENDORT SUR SA CHAISE
ET ELLE RESTE SEULE A RÊVER

bas au fond d'un hôpital allemand. Enfin, quand tout a été fini, l'espérance comme le reste, elle a pris son enfant par la main, et elle est venue vivre sur cette ferme qui est

toute sa fortune, loin de la foule et des indifférents...

Au-dessus de sa tête, va et vient le pas affairé de la servante. La lueur mourante du

feu éclaire par intervalles la silhouette de l'enfant endormi.

Elle se penche pour l'embrasser.

— « Tu pleures maman ? »

— « Oh ! mon chéri ! si jamais Dieu te donne une femme qui t'aime, ne la laisse pas seule ! »

CHAPITRE II

II

Un réveil aux champs, quelle joie pour le marmot pâle, qui, depuis six mois, prisonnier des bombes et du deuil, vivait dans le tremblement, entre les sanglots de sa mère et les hurlements de la rue !

Médéric courut à la fenêtre et poussa les persiennes.

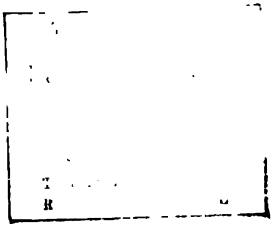
Au pied de la maison, il y avait un espace

libre, encombré d'herbes et de plantains. Le passage régulier des servants allant au puits, traçait un sentier poudreux en diagonale. Derrière l'abreuvoir, le fumier couvert de poules bordait la bergerie, longue comme une arche. Plus loin, la mare, d'un noir d'encre, miroitait au travers des sureaux. Sur la droite, les pommiers fleuris escaladaient la colline jusqu'au rempart sombre de la chênée; de la houle des arbres sortaient le colombier pie et les chaumes couronnés d'iris. Une jument suitée broutait sous les arbres, et le galop du poulain effarouchait la fuite des canards.

A l'angle de l'abreuvoir, Médéric aperçut une petite tête sournoise épiant l'ouverture des volets.

Il lui fit signe de la main; mais le minois curieux disparut bien vite, et il eut beau crier :

— « Bonjour, petite! »



Personne ne se montra.

Il déjeuna en tête-à-tête avec sa mère, les fenêtres ouvertes, les auvents clos, à cause du soleil de mars et des premières mouches.

On allait se lever de table, quand on entendit sous les fenêtres la voix rude du fermier, adoucie pourtant, comme pour parler à une fillette.

— « Voyons, petiote, on ne veut pas te manger ! »

Un pas lourd, écrasant le sable du corridor, trois coups fortement heurtés à la porte, et Maze entra présenter son hommage. Il tenait par le bras sa petite Lisée. Médéric, qui les avait mal vus l'un et l'autre, l'homme à la nuit, l'enfant au coin du puits, les regarda curieusement.

Maze semblait déjà sur l'âge, bien qu'il n'eût guère plus de cinquante ans. C'est que la terre use vite, et il y avait un chagrin dans cette vie simple : la mort de la femme après

les couches, laissant le veuf, tout seul dans la grande cuisine, la nouveau-née sur les genoux.

A la campagne, on ne s'attarde pas aux oisifs regrets, et ceux qui ont creusé la fosse retournent le jour même au sillon. Maze avait du bon sens, un grand amour pour la terre, un étonnement d'homme robuste en face de son orpheline; il ne se remaria pas, vécut à la charrue, mettant son honneur à payer exactement les fermages et à amasser « du bien » pour établir Lisée.

— « Allons donc, Lisée ! »

Et voyant que la petite s'obstinait à baisser le front, le bonhomme dit, par manière d'excuse :

— « Pardonnez-lui, madame Ferrard, elle a honte. »

Et de quoi donc avait-elle honte, la petite normande ? De sa peau brune, de ses pieds légers, de ses mains rondes comme des pom-

mes, de ses cheveux en broussailles, de ses prunelles profondes ?

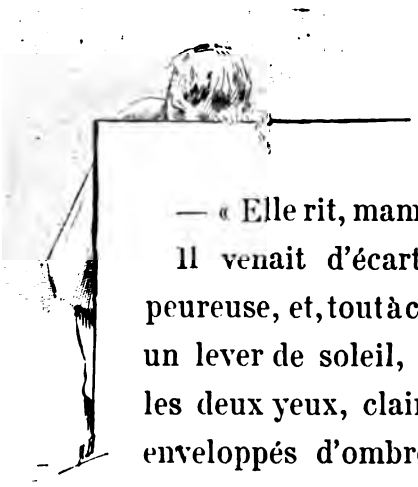
Mme Ferrard la contemplait d'un air d'envie, et, malgré elle, ses yeux allaient de cette fraîcheur campagnarde à l'élégance frêle de son cher pâlot.

— « Embrasse-la, Médéric ; et nous, Maze, causons. »

Médéric n'était pas si timide que Lisée. Il avait cette aisance de l'enfant des villes qui a poursuivi des cerceaux dans les jardins publics, et joué aux quatre-coins avec des inconnus.

Il entreprit la conquête de sa future compagne.

Était-elle si sérieuse que cela, la Lisée malgré ses neuf ans et son importance de ménagère qui sert la soupe aux « aoûteux » ? Comme elle baissait toujours le nez sous sa capote de toile, qui jetait une ombre sur ses cheveux pâles, Médéric la saisit par les hanches



et se mit à genoux pour voir ses yeux.

— « Elle rit, maman, elle rit. »

Il venait d'écarter la main peureuse, et, tout à coup, comme un lever de soleil, d'apercevoir les deux yeux, clairs, étranges, enveloppés d'ombre, qui brillaient.

La connaissance était faite. Ils s'envolèrent par la porte ou verte, laissant le silence derrière eux.

— « Oui, mon ami, la rente de cette ferme et ma pension de veuve, c'est tout ce qui nous reste à mon enfant et à moi. Vous le savez, je n'entends rien aux choses de la terre. Vous serez le maître comme autrefois. Je me confie entièrement à vous. »

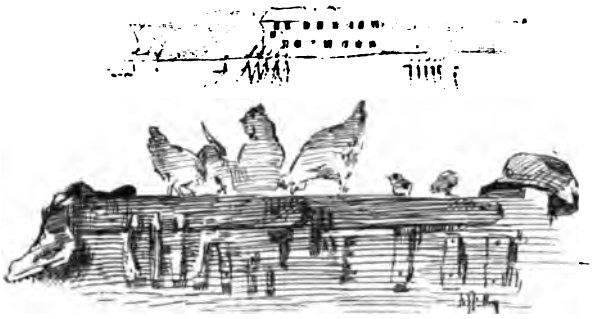
Bien sûr on pouvait compter sur lui ! Il

était conquis, lui, le normand de vieille roche, qui finassait dans les marchés, par cette ignorance naïve, cet abandon les yeux fermés, cette faiblesse de petite main tendue, qui disparaissait dans les siennes.

— « Bien sûr on pouvait compter. »

Et, comme il ne trouvait pas autre chose à dire, il s'en alla.

CHAPITRE III



III

Médéric connaissait de la nature ce qu'on peut en entrevoir par une fenêtre de caserne : des poulets, étique gibier de cantine, cherchant leur vie dans le fumier des écuries ; un coq déplumé, qui s'enrouait à chanter plus haut que les dianes, et un rucher malingre, bourdonnant autour des pois de senteur, dans le jardin des adjudants. Aussi, à chaque pas, c'étaient des éblouissements, des questions qui divertissaient Lisée.

Elle lui fit visiter tout son domaine.

La maison de ferme, en caillou noir, charpentée de chêne et de noyer, était coiffée d'un toit de chaume à lucarnes, rabattu sur les fenêtres, comme une casquette de fourrure sur le nez d'un garde. Les pignons en saillie protégeaient les pieds des murs, ombrageaient les portes. Des grilles treillageaient les fenêtres à petits carreaux verts, soufflés en bouteille, et une tête mutilée grimaçait au-dessus de la porte.

Dans la vaste cuisine dallée, une cheminée immense occupait tout un côté de la salle.

Au-dessus pendaient des fusils de chasse, des cages vides, des colliers d'œufs, des nids cloués au mur avec leurs branches.

Au fond, entre l'horloge et l'armoire, un dressoir étalait au milieu des plats d'étain un parterre d'assiettes fleuries.

Près de la porte, sur un bahut énorme, les « goujars » entassaient pêle-mêle des cruches

de grès, des poteries bleues,du pain de seigle, du laitage et des écuelles de noyer.

Contre la fenêtre, la table bien lavée, polie sur les bords par les manches des dîneurs, s'allongeait entre deux bancs de bois, et le soleil plongeant dans cette ombre, faisait valser la poussière.

Lisée montra à Médéric le banc sur lequel elle montait pour servir la « panade », et elle enferma le chien Bourru dans le tambour de la rôtissoire, pour faire voir comment tournait la broche.

Derrière la maison, il y avait un potager, clos par une haie vive et une barrière blanche. C'était un jardin de curé, avec des plans de cassis, des poiriers en quenouille et de l'oseille en bordure. L'ombre des toits y entretenait une perpétuelle fraîcheur. Les pas s'enfonçaient dans les allées sans gravier.

Lisée prit un saladier à fleurs bleues, dit à Médéric de la suivre et courut au potager.

Leurs souliers se bottaient de terre molle, alourdissant les petits pieds. Ils posèrent le saladier sur une touffe de buis, et Lisée dit à son compagnon :

— « Attrape-moi. »

Alors, comme deux poulains lâchés, ils coururent à travers les plates-bandes, tour-

nant autour des massifs, se lassant l'un l'autre, lui tout essoufflé, elle souple comme une anguille de haie poursuivie par des dénicheurs.

Sur le soir, après dîner, l'instituteur et le curé vinrent saluer la veuve.

Ils se détestaient et ne se quittaient guère,

dévorés d'un feu de dispute qui renaissait de ses cendres. L'un représentait à Rolleville l'élément du progrès et des réformes, l'autre la routine et les traditions.

L'abbé Brentôt s'occupait d'archéologie. Il gardait précieusement, dans un coffret de coquillages, quatre lettres de l'abbé Cochet,

ayant échangé avec lui une correspondance, au sujet d'un vitrail. C'était un brave homme indulgent. Il avait des prétentions à la musique et volontiers lui sacrifiait les prédications. Les jours de fête il faisait chanter la grand'messe en quatre parties, « l'une après l'autre, pour simplifier ».

M. Camus était le premier instituteur de

Rolleville qui eût refusé de s'asseoir au lutrin.

Cette impiété dissimulait de profondes ambitions politiques. Il possédait une érudition de manuel, raisonnait pédagogie et professait un beau mépris pour le latin, à cause de ses « accointances cléricales ».

Il recevait un journal de Paris, ce qui lui attirait beaucoup de considération.

Ces deux personnages emplissaient la salle de leur importance. On avait allumé les bougies sur la cheminée, et l'on causait lentement, avec cette gêne secrète des gens qui s'étudient. Médéric était assis entre sa mère et M. le curé. Le prêtre lui posait la main sur la tête avec un geste bénisseur.

— « Et quand ferons-nous notre première communion? »

Oh! on n'était pas pressé. On attendrait bien un an de plus. D'ici là l'enfant se forti-

fierait, il prendrait des couleurs, il s'instruirait un peu, ses leçons ayant été dans ces derniers temps terriblement négligées.

Alors M. Camus offrit ses services. L'école communale ne convenait pas à un enfant « de sa sphère ». Il y ferait des connaissances de va-nu-pieds. Et d'ailleurs, que pouvait-on bien enseigner à de jeunes campagnards ignorants, paresseux, pressés de fermer l'Abécédaire pour aller « trâcher les vaques »? On leur apprenait à lire, tout au plus, — et quelques leçons de choses. Mais la botanique, la géographie, les sciences naturelles, l'agronomie, tout ce qui pourrait déraciner la routine « dans notre bon pays de Calates »?

Il n'y fallait pas songer.

Et il citait toutes ces sciences, comme s'il les eût possédées.

Neuf heures sonnèrent.

On convint que le magister viendrait tous

les jours donner une leçon à Médéric, et que Lisée y assisterait.

Puis les deux visiteurs se levèrent.

Au seuil de la porte, l'abbé Brentôt, re-

dressant sa grande taille, donna une petite tape sur la joue de Médéric.

— « Nous en ferons un chrétien, madame. »

— « Et un savant, ajouta l'instituteur. »

— « Les deux choses ne s'excluent pas, monsieur Camus. »

Puis, comme Mme Ferrard élevait la lampe pour éclairer les marches, le curé remercia d'un geste.

— « Ne vous dérangez pas, madame, nous y voyons. »

Et ils s'en allèrent en se querellant.

CHAPITRE IV

IV

Pendant toute une année ce fut une bonne vie d'enfants, joyeuse comme un printemps coupé de rares averses.

Les leçons de M. Camus ne les embarrassaient guère; et, quand l'heure finie, le maître s'en allait gravement, ses bouquins sous le bras, ils reprenaient leur volée vers la liberté et les jeux.

Ils s'aimaient pour le plaisir qu'ils avaient

ensemble, pour leurs grosses querelles, leurs réconciliations, leurs malices et leurs bouderies.

Le matin, quand la ferme tôt levée s'animait au départ du travail, ils couraient aux écuries voir « garnir » les bêtes.

Une forte odeur, « qui prenait à la gorge », s'exhalait des étables ouvertes.

Sous la remise, les « goujars » attelaient les gros chevaux ardoisés, la queue nouée, secouant leurs tapis de laine bleue et les chaînettes des harnais lourds.

Médéric se hissait sur leur dos, cramponné à la danse du collier, et Lisée montait dans les voitures, pour faire un bout de conduite aux charrois.

Quelquefois on se laissait emmener trop loin, et il fallait revenir, en se tenant par la main, au galop, à travers les fossés et les haies, pour ne pas manquer l'heure du catéchisme.

Le fossoyeur Placide le sonnait régulièrement à midi.

Le ciel était lourd, la campagne silencieuse.

En chemin par les colzas fleuris, ils repassaient la leçon mal sue. Des bandes d'enfants arrivaient des hameaux et des fermes. Il en venait de la Manéglise, de la Sente et de l'Hormerie; des marmots blonds comme de l'étoupe, avec des yeux clairs, des teints d'argile, des pieds

nus, des chemises ouvertes, sans gilet, sans chapeau, vêtus d'un pantalon tiré par des bretelles.

Et ils ânonnaient !

L'abbé Brentôt donnait le ton des cantiques. Médéric et Lisée suivaient sur le même livre attentivement inclinés. Le curé passait entre les rangs, son Psautier à la main, et mettait les rieurs à genoux sur les dalles.

Enfin, toute la troupe s'échappait de l'église avec un grand fracas de sabots, d'abord alignée sur deux files, marquant le pas, puis débandée avant d'arriver à la chaire, escamotant la génuflexion de la porte et barbotant dans les bénitiers. Ils couraient autour du clocher comme un vol de martinets et agrandissaient tous les jours le trou de la haie.

On revenait par la grande route.

Chemin faisant, on rencontrait le can-

tonnier Soudri, qui cassait son caillou.

C'était une douce créature, malgré l'air rébarbatif que lui donnait son masque de grillage, et la torture du chapeau de toile cirée, trop étroit pour son crâne dénudé. Il

s'obstinait à le porter par fierté de vieux soldat, en souvenir de l'uniforme, et à cause de la plaque de cuivre.

Depuis quinze ans, on voyait son bourgeron sur la route, entre Rolleville et Montvil-

liers. Il allait, poussant sa maison roulante, travaillant seul et muet, avec la rare distraction d'une prise offerte par le facteur rural, d'un bonjour de passant, et du « Ohé » de Blondel, lancé du haut du siège, entre deux claquements de fouet.

Les enfants l'aimaient pour ses histoires et pour ses cadeaux.

C'était toutes ces choses merveilleuses que l'on trouve sur les tas de cailloux : des cristaux de mica, le fer à cheval qui porte chance. Une fois même, Soudri avait ramassé une vieille pièce que M. Camus avait portée lui-même au musée du Hâvre, où elle est encore visible, sous une vitrine, avec le nom du donateur.

Du plus loin qu'ils apercevaient le cantonnier, Médéric et Lisée accouraient à toutes jambes.

Soudri était fier de cette intimité. Quand il s'arrêtait à causer « des enfants » avec une

LE CERF VOLANT DE MEDÉRIC

connaissance, il répétait en se bassinant le front :

— « Sûrement, maître Médéric n'est pas fier, pour un jeune homme qui aura dans les six mille livres de rentes. »

Au mois de septembre, à l'époque où les premières charrues entrent dans les champs moissonnés, ils montèrent sur le plateau faire voler les « écouffes ».

Médéric bâtit un cerf-volant avec une baguette d'osier et deux branches de saule. Il écrivit le nom de Lisée sur le fronton, et on le lança par un bon vent.

Lisée élevait le cerf-volant, très haut, au-dessus de sa tête ; Médéric courait à travers les sillons, haletant, heurtant les mottes, avec la brûlure de la corde filant entre les doigts. L'écouffe, déployant sa queue, s'élevait majestueusement.

Quand il fut en balance, il tirait si fort, qu'il fallut le retenir à quatre mains. Et ils

riaient, assourdis par le grand vent de septembre, qui balayait le plateau dans son vol.

M. Camus revenait de Montivilliers par les sentes. Il les rencontra comme ils abattaient leur écouffe, et profita de l'occasion pour leur inculquer quelques notions élémentaires sur la pesanteur. Il tenait son panama à deux mains, à cause du vent qui emportait ses paroles. Il critiqua « l'ossature de l'engin » et donna des conseils.

Médéric construisit un autre cerf-volant sous ses yeux. Il satisfaisait à toutes les lois de la physique, mais il ne s'enleva pas.

A la ferme on rentrait les derniers foins. Quand le crépuscule ramenait les étoiles, les charrettes apparaissaient au haut de la cavée. Elles balançaient leur charge au-dessus des fossés et laissaient des touffes de paille pendues aux branches du chemin. Au coin de la barrière, les chevaux tournaient seuls ; ils secouaient leurs naseaux couverts de rosée, et les foins remisés sous la grange emplissaient la cour d'un âcre parfum.

Patientes, soufflant une haleine tiède, les vaches livraient leurs pis aux laitières. Le lait montait dans les moques sonores, cerclant sa blancheur mate d'une clarté bleue.

Médéric et Lisée menaient les bêtes à l'abreuvoir.

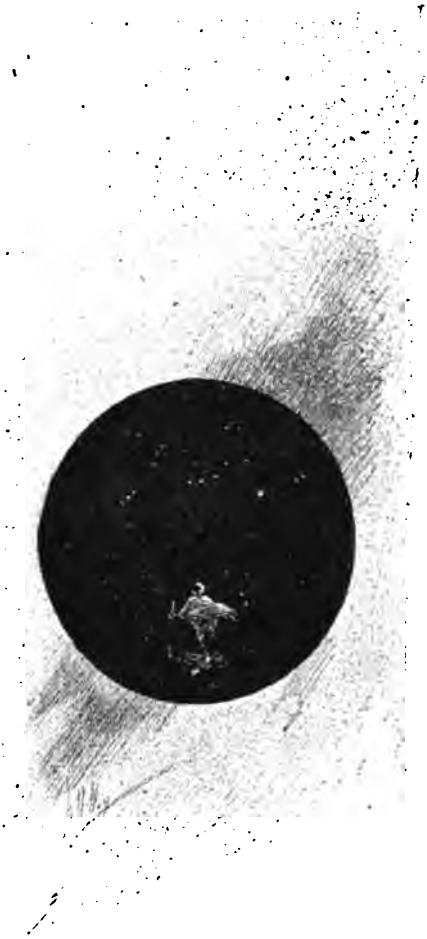
Ils écoutaient la chanson du seau descendant au milieu des scolopendres; un bruit

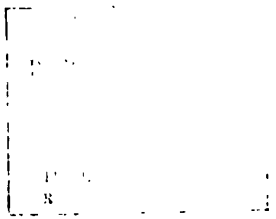
frais annonçait qu'il venait de toucher la source; alors le treuil s'arrêtait, et il fallait le remonter avec de grands efforts, en tournant la manivelle. Enfin, le cercle de fer apparaissait au ras du puits; le seau émergeait en dégouttant, et la nappe d'eau renversée emplissait l'abreuvoir où les chevaux s'ébrouaient.

Puis les barrières grinçaient sur leurs gonds, et pour la nuit tout rentrait dans le silence.

Mme Ferrard attendait les enfants dans sa chambre, pour la prière. Elle récitait, la tête dans ses mains, d'un ton monotone.

Agenouillés au pied du lit, les petits répondaient. Et, quand on arrivait à cet endroit, où ceux qui prient invoquent miséricorde « pour les voyageurs et les agonisants », les deux enfants se serraient l'un contre l'autre, saisis d'un étrange effroi qui les faisait frissonner.





Ils songeaient à ceux qui s'en vont dans la mort et dans la nuit; ils rêvaient à la clarté de la lune sur les tombes, à la plainte des hiboux dans le clocher; toutes ces choses, mêlées aux élans de leur piété naïve, se tournaient en vague tendresse, et ils s'aimaient plus.

Eux, ils chérissaient la vie et le soleil. Aussi quand une absence de M. Camus leur laissait un jour de liberté, ils quittaient la ferme sans rien dire et couraient au bord de l'eau.

Ils avaient vite fait d'ôter leurs galoches et de s'asseoir, les pieds au fil de la rivière, sur la vieille écluse.

Quand ils étaient las d'arrêter les branches au passage et de guetter la promenade des épinoches, ils cherchaient à embrasser l'autre enfant, que l'on voit à fleur d'eau, quand on se penche, ou bien ils se poursuivaient dans l'herbe, effrayant le sommeil des reines.

Il n'y avait pas de faneurs dans les prés, pas de pêcheurs aux abords de la rivière. Leurs éclats de rire s'envolaient au travers des saules, et leurs cœurs étaient pleins d'amour.

Sur la semaine, selon la coutume des cultivateurs, Maze se rendait au marché de Criquetôt, pour vendre ses colzas et se renseigner sur les « cours ». Il avait pour ces excursions un bac suspendu sur deux roues, avec un tablier de cuir, et un garde-crotte piqué au fil.

Un jour, il emmena les enfants au marché.

Sous d'énormes parapluies de cotonnade rouge et bleue, épanouis en tulipe, les marchands vendaient en plein vent, rangés sur deux lignes.

Une foule bigarrée, bonnets blancs, blouses bleues, caracos noirs, s'agitait dans la lumière, au milieu des boniments des camelots, des beuglements de bêtes, ennuyées

dans les parcs, des gloussements de volailles, liées par couples, et des querelles d'étalons amoureux. Au fond des cours on voyait les carrioles, brancards en l'air, et, quand la porte des cafés s'ouvrait pour laisser passer les maquignons, il en sortait une odeur de cognac et des criailleries.

Tandis que Maze vaquait à ses affaires,

Médéric et Lisée traînaient dans la foire.

Ils s'étaient arrêtés, ébahis, devant un marchand d'Étretat qui vendait au rabais les rossignols de la saison de bains.

— « Tout à treize sous, et un franc quatre-vingt-quinze ! »

Médéric acheta pour Lisée une bague d'argent et un collier de perles bleues.

Elle aurait voulu lui offrir un couteau, mais elle avait oublié sa bourse.

Ils déjeunèrent chez Aubourg.

On les laissa courir dans l'auberge, qui est

un musée d'antiquailles. Ils ne s'intéressèrent pas aux assiettes à la pomme ni aux coffres à avoine, mais ils s'arrêtèrent, dans un couloir, en face d'un tableau qui les intriguait.

C'était une toile de l'école de Boucher, une scène d'idylle, au bord d'un ruisseau, dans un paysage idéal. Une nymphe se pâmait aux bras d'un satyre.

Ils regardaient, très rouges, sans rien dire, et Médéric ayant demandé ce que cela représentait, Lisée répondit :

— « C'est Adam et Ève. »

Mais les pieds du faune les déroutaient, et, quelqu'un ayant passé au bout de la galerie, ils se sauvèrent.

Il était nuit quand Maze vint les rejoindre.

Le brave homme avait absorbé force rincettes, entre parties de dominos, et il se sentait la tête lourde en faisant détaler son petit cheval. Il conduisait les bras écartés; les guides lâches battaient la croupe du poulain et s'y blanchissaient d'écume. Les enfants étaient serrés sous la couverture, à cause du brouillard qui se levait. Lisée, un peu lasse, dormait en serrant sa bague. Médéric silencieux regardait tourner les roues, et le tiède chatouillement des cheveux de Lisée sur son cou lui causait un doux bien-être qu'il aurait voulu sentir durer toujours.

Quelques semaines plus tard, comme ils jouaient ensemble dans la grange, Lisée s'arrêta tout d'un coup, moite, échevelée, et dit qu'elle voulait se reposer.

— « Si nous dormions? »

Ils arrachèrent le lien d'une botte, l'éparpillèrent sur le parquetage, et Lisée se coucha sur le foin.

Médéric veillait à la lucarne.

— « Dors, je te défendrai. »

Et, tandis qu'elle fermait les yeux, un bras replié sous la tête, il la gardait avec une fierté d'homme qui protège. Le soleil de cinq heures caressait les toits, les pigeons s'ébattaient sur les colombiers; au loin, le tic-tac d'une machine à battre.

Lisée faisait semblant de dormir. Une clarté filtrait entre les cils, un frais sourire effleurait ses lèvres; son corsage, dégraffé, bâillait.

Longtemps à genoux près d'elle il la con-

templait en extase. Pour la première fois il pensa qu'elle était belle, plus belle que la dame de la peinture dont le souvenir lui revint.

Et, chastement penché sur elle, comme sur un berceau, il lui dit en fermant les yeux :

— « Oh ! Lisée, ta bouche sent bon ! »

CHAPITRE V

V

Médéric avait eu douze ans à la Saint-Jean, Lisée onze à la Chandeleur ; il fallait songer à la première communion et à la vie qui suivrait.

Mme Ferrard n'avait pas d'ambition pour son fils. Elle en voulait faire un honnête homme, vivant sur sa terre.

Quand le curé lui parla d'envoyer Médéric au séminaire d'Yvetot, elle refusa de s'en

séparer. Elle craignait qu'il ne prît loin d'elle le goût de quelque carrière aventureuse qui l'éloignât.

On lui avait déjà enlevé son mari : elle garderait son fils.

L'abbé Brentôt célébrait « la communion » vers les premiers jours de mai, parce qu'à cette époque on a peu d'ouvrage dans les fermes, et que, entre deux sarclages, les petits échardonneurs ont plus de temps pour suivre les exercices. En dépit des insinuations de Camus, le curé n'était ni un exalté, ni un mystique. Il aurait volontiers restreint « l'essor des miracles de sainte Clotilde », mais il craignait la marchande de cierges qui l'accusait « de manquer de religion ». Il prêchait peu, brassait son cidre lui-même, donnait aux pauvres, achetait tous les ans une soutane neuve, et dînait régulièrement, le dimanche, chez Mme de Croix-Maure, au château du Bac.

Toute la naïveté des Évangiles passait dans ses instructions. Il disait les enfants bénis au bord des chemins, les jeunes filles réveillées dans les fossés, les enfances de Jésus et de saint Jean. C'était un monde meilleur, entrevu, qui revivait pour les petits paysans dans les vitraux flamboyants de l'abside et des nefs.

Il contait le trouble des âmes à l'approche de celui qui vient peupler les cœurs, les élans de la foi, la rosée des grâces.

Médéric et Lisée écoutaient ravis la légende de la tendresse pure.

Ils la connaissaient cette angoisse que chantent les cantiques, cette vague souffrance qui emplit les âmes, ces joies qui les font déborder ; et, à côté de cet amour divin que leur prêchait le prêtre, ils apprirent à connaître et à nommer l'autre.

A la campagne, la grand'messe commence de bonne heure et finit tard.

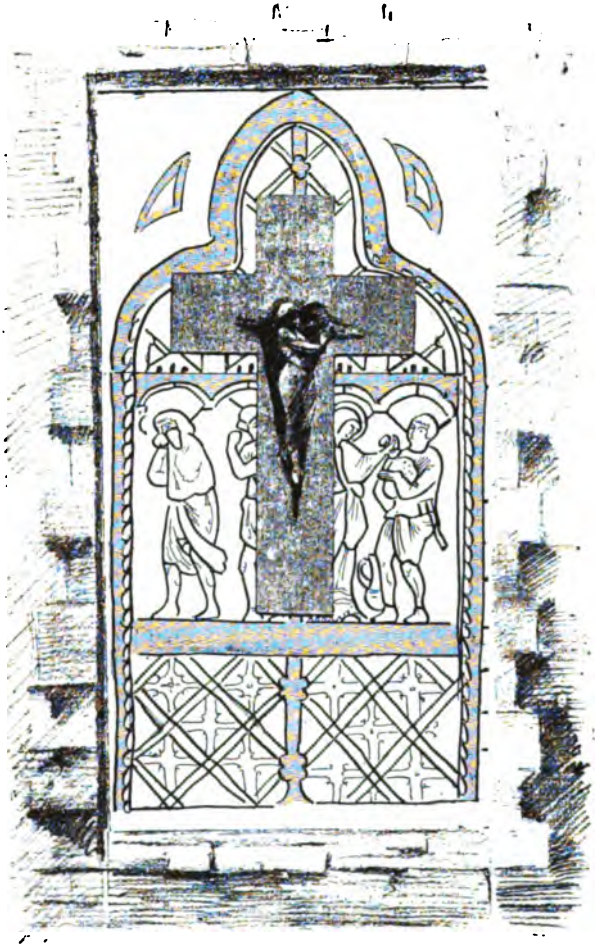
Médéric arrivait avec sa mère. Il fendait la foule des goujars qui restent à jouer au bouchon devant la porte, entrait, prenait l'eau bénite, et gagnait son banc. Celui des Maze était de l'autre côté, presque en face.

Médéric se retournait pour voir venir Lisée. Elle montait, les yeux baissés, les mains dans son tablier de soie ; une épingle fixait son fichu dans son dos. Elle lui jetait un regard doux en passant, et, sans savoir pourquoi, ils rougissaient.

Après le *Kyrie*, hurlé la bouche à l'oreille, les chantres exécutaient le *Credo*. Puis Mme de Croix-Maure montait aux orgues pour jouer l'*Offertoire* et l'*Agnus*...

Malgré eux, leurs yeux quittaient leurs livres et se retrouvaient.

C'étaient des rêveries troublantes, des désirs de baisers, qu'il fallait dire le lendemain, à confesse, et qui devaient singulière-



CE MONDE QUI REVIVAIT DANS LES VITRAUX
FLAMBOYANTS DE L'ABSIDE ET DE LA NEF

ment scandaliser l'abbé Brentôt, à juger par la rigueur de ses pénitences.

Au sortir de l'église, on s'arrêtait sur les marches pour voir « ces dames de Croix-Maure » monter en voiture.

Elle avait grand air, la haute calèche

armoriée, avec sa paire d'étalons secouant les gourmets, et ses valets, en bottes molles, dont les sombres livrées pendaient au revers du siège, étoilées de boutons de métal.

Mme de Croix-Maure avait fait visite à l'Abbaye. On causait un instant avant de se séparer : un mot sur le sermon, une banalité polie, une poignée de main par-dessus la

portière qui se ferme, et le brillant équipage filait comme un éclair.

Le jour où ces dames rendirent le pain bénit, elles invitèrent Médéric à déjeuner au château. M. le curé le ramènerait, le soir, dans son boc.

Médéric n'avait pas de plaisir sans Lisée. Il aurait voulu refuser; mais sa mère, fière de l'honneur qui les distinguait, accepta. Il fallut s'exécuter et monter dans la belle voiture, sous les yeux de toute la paroisse.

La journée sembla interminable à Lisée. D'instinct elle était jalouse de cette petite

demoiselle, qui portait des toilettes claires et des gants noirs à six boutons.

Elle ne craignait pas la comparaison avec les autres campagnardes, mais la petite Parisienne l'effrayait.

Aux vêpres, où Médéric ne vint pas, elle renonça à prier. Vingt fois elle reprit son chapelet, baisant la croix, égrenant les perles : les *Ave* mouraient sur ses lèvres, et ses yeux se tournaient vers le banc vide de son amoureux.

Aussi, le soir, quand il lui revint, avec le récit de sa journée, elle lui jeta les bras au cou, et, d'une voix suppliante :

— « Tu n'y retourneras pas, dis? »

Le jour de la première communion arriva.

En entrant dans la cuisine, Médéric vit Lisée que l'on achevait d'habiller. Deux servantes à genoux épinglaient le voile de mousseline. Dans un coin, Maze regardait.

Médéric eut un éblouissement.

— « Tu as l'air d'une mariée, Lisée! »

Et ils se mirèrent, bras dessus bras dessous, dans la vitre de l'horloge.

En gravissant les marches de l'église, ils se promirent qu'ils reviendraient un jour, la main dans la main, et que cette fois encore, Lisée remettrait sa robe blanche et sa couronne.

Le soir, on reçut, à l'Abbaye, M. le curé, Angamarre le maire, et l'instituteur. On avait enlevé les housses des bergères.

Les deux « communiants » étaient assis près l'un de l'autre. En face, Mme Ferrard faisait les honneurs entre le maire et le curé, Camus avait Maze pour vis-à-vis.

La conversation roula sur les récoltes, l'assolement triennal et l'éducation des enfants.

L'ecclésiastique conta des historiettes de séminaire, des mots d'évêque et risqua des calembours. Camus riposta par des anec-

dotes tirées de l'almanach et lança une exposition de principes qui jeta un froid.

Il mangeait les bras en cerceau, la serviette sous l'aisselle et entonnait sa cuillère avec un gloussement plaintif.

Le couvert levé, les bézigues finis, les convives reconduits, on installa des chaises devant la porte, et Maze parla gravement.

Les enfants prenaient de l'âge, il fallait songer à l'avenir, lui se faisait vieux et voulait établir Lisée avant de s'en aller. Quant à Médéric, s'il voulait un jour conduire habilement sa ferme, il fallait qu'il mît la main à la charrue, et apprît toutes ces choses qui ne sont pas dans les livres.

Mme Ferrard l'approuva, mais, en même temps, elle demanda une semaine de repos pour les deux enfants que les exercices de la retraite avaient fatigués.

Ils furent bien employés ces derniers jours d'enfance. Médéric et Lisée refirent toutes

leurs promenades, visitèrent Soudri sur le chemin d'Épouville, et, un jour de beau soleil, allèrent porter l'argent du mois au « bergué » Joli-Cœur, qui paissait ses bêtes vers le plateau.

Celui qui portait ce sobriquet était un être hirsute, étrange, objet de haine et de terreur dans le pays.

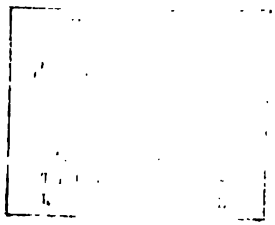
Orphelin, borgne et manchot, élevé par la pitié campagnarde, qui lui vendait cher son pain noir, il avait grandi, couchant dans les porcheries, buvant à plat ventre aux mares, et volant des pommes vertes le long des chemins.

Au crépuscule, quand sa silhouette déguenillée se découpait sur le soleil couchant, les gens faisaient un grand détour pour éviter sa rencontre.

Il passait pour jeter des sorts aux bêtes et ensorceler les personnes.

Un soir de Noël, en même temps qu'il

UNE LAITIÈRE AVAIT ÉTÉ POURSUIVIE
JUSQU'AU HAVRE PAR UN TRÉPIED



mangeait la soupe de minuit avec les valets, un cultivateur de Manéglise l'avait rencontré sur la route de l'Homerie. Il conduisait des moutons noirs et avait demandé l'heure, en passant. Une autre fois, une laitière qui n'avait pas répondu à son salut, s'était vue poursuivie jusqu'au Hâvre par un baquet plein d'eau, courant sur son trépied.

Lisée et Médéric le trouvèrent couché le long de son parc, désœuvré comme à l'ordinaire. Épars autour de lui les moutons broutaient, et le chien, toujours en éveil, rabattait les « aventureux » en faisant sonner sa clarine.

Lisée était la seule personne qui eût jamais témoigné de la pitié au berger.

Il se leva pour aller au-devant d'elle, l'appela « Mamzelle Lisée » et lui offrit des « mates » qu'il tenait au frais derrière un fossé.

N'ayant qu'une cuillère, ils s'empâtèrent

à tour de rôle, comme des mauviars au nid. Quand l'écuelle fut vidée, Lisée tendit la main au sorcier :

— « Joli- Cœur, dis-moi ma bonne aven- ture. »

Le berger fit des façons, protesta qu'il n'y connaissait rien; mais, quand elle eut dit : « Je veux ! » il se décida.

Avec la pointe de son couteau, il suivit la ligne du cœur, la ligne de tête, et la ligne de vie, marmottant des paroles; il lui promit « toutes sortes de prospérités, avec le paradis à la fin de ses jours ». Puis, comme le soleil baissait, il cria :

— « A la volte ! »

En un clin d'œil, le chien eut ramassé les

bêtes dépenaillées, qui fuyaient devant son abois avec un frôlement doux de leurs épaules laineuses.

Le berger marchait devant, et la foule mouvante du troupeau s'achemina vers la couchée.

Médéric et Lisée s'en retournèrent par les trèfles. Comme ils arrivaient au bord extrême du plateau, le soleil disparut.

Des hauteurs de Manéglise un nuage accouru gardait une lueur rosée ; un souffle passa sur les bruyères. Saisis par la tristesse du soir, ils s'arrêtèrent, et Lisée posa sa tête sur la poitrine de son amoureux.

En face d'eux, la chênée n'était plus qu'une ligne d'ombre ; à leurs pieds un brouillard montait des rivières, en roulant comme des quenouilles les peupliers tremblants ; un enfant chantait dans la cavée.

Elle leva les yeux sur les siens, et, presque sans remuer les lèvres :

— « Mon Médri, m'aimes-tu? »

— « Lisée! »

Il sentit la taille souple se renverser sur

son bras, et, dans le mouvement qu'il fit pour la saisir, elle s'abattit contre son corps. Ses deux bras dénoués pendaient comme un collier brisé. Il la soutenait autour des hanches, entre les genoux; lentement il ap-

procha les lèvres de cette petite bouche où les dents brillaient.

Un frisson les prit. Ils se sentaient mourir.

50

CHAPITRE VI

VI

Un an passa là-dessus. Ils grandissaient, naïfs, au milieu des amours des bêtes. Jamais ils n'évoquèrent ensemble le souvenir de l'heure douce qui avait mêlé leurs vies ; mais ils conservaient toutes ces choses dans leurs cœurs. C'était comme une émotion parfumée, un frémissement de jeunes amours, essayant leurs ailes au bord du nid, avec l'effroi de l'inconnu et de l'immensité.

Elle était heureuse par lui, il vivait pour

elle et ils s'enfonçaient dans leur tendresse, comme dans une onde qui les rafraîchissait. Leur amour sans paroles, presque sans pensée, gardait le charme du mystère. Ils laissaient chanter la nature autour d'eux et mêlaient leur extase à son rêve.

Parfois, un désir fou les poussait l'un vers l'autre. Ils se cherchaient, s'appelaient dans la campagne, rougissaient en se retrouvant, et revenaient, la main dans la main, sans s'avouer leur inquiétude, vaguement honteux de cet amoureux malaise.

A présent, ils n'étaient plus deux enfants, libres d'aller et de vivre à leur guise, sans souci des yeux ouverts autour d'eux. Une peur leur était venue, qui les portait à cacher leur tendresse comme une joie défendue; et cette contrainte même leur était douce.

La vie les séparait tous les jours davantage.

Médéric partait pour les champs dès l'au-

LISÉE JETAIT DU GRAIN AUX POULES

rore. Sur le seuil de la cuisine, Lisée jetait du grain aux poules. Elle lui disait adieu de la main, car ils n'osaient plus s'embrasser sous les yeux des servantes et des garçons de ferme.

Quand Médéric revenait le soir, droit comme un baliveau, la brise bouffant dans sa chemise, il s'arrêtait en haut de la sente, la main sur les yeux.

D'ordinaire il apercevait Lisée dans le potager. Elle cueillait le bouquet que l'on mettait tous les soirs sur la table.

Il l'appelait de loin :

— « Lisée ! »

Elle venait au-devant de lui à la barrière, et, s'il n'y avait personne pour les voir, elle l'embrassait.

Médéric dînait seul avec sa mère. Ensuite, Maze et sa fille les rejoignaient, et l'on passait la soirée dans la salle à manger, fenêtres ouvertes.

En hiver, on roulait la table près du feu. Les deux femmes prenaient un ouvrage; Médéric restait accoudé devant elles, ou préparait, avec du crin et du fil, des lacets pour le passage des oiseaux.

Quelquefois, M. Camus venait faire une partie « d'Oie » avec Maze. Il parlait politique, annonçait les mariages, contait les cancans de l'arrondissement.

Il y avait de longs silences coupés par le choc des ciseaux sur la table, la chute des dés, le bruit strident des aiguilles dans la toile neuve.

D'ordinaire Maze et Camus se querellaient.

— « Trois et deux cinq. — Un, deux, trois, quatre, cinq. — La tête de mort! Vous y êtes! »

— « Vous trichez! »

— « Lisez la règle! »

Et l'instituteur déclamait avec emphase :

M. CAMUS VENAIT FAIRE LA PARTIE
D'OIE AVEC MAZE

— « Tout joueur qui atteint le numéro cent, où est figurée une tête de mort, paye la mise et recommence comme si de rien n'était. »

Le fermier reprenait le cornet en grommelant.

Médéric contemplait Lisée.

Il s'enivrait des ondulations de sa robe sur ses genoux, des plis d'étoffe au coin du corsage, des mouvements du cou, de l'épaisseur des nattes.

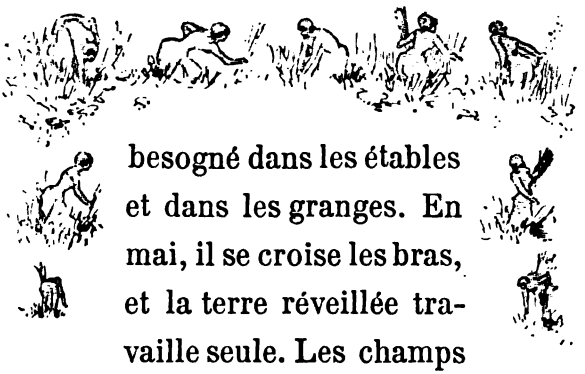
Car elle avait singulièrement embelli, la Lisée. On ne se souvenait plus de la fillette au minois chaffoin qui courait « à noisette » en bonnet de bure.

C'était un type pur de l'ancienne race, une beauté normande grave et simple. Les cheveux légers, presque blancs, ondulaient sur les tempes ; elle les lissait avec un geste doux, et ses yeux purs gardaient dans leur profondeur un reflet des mers du Nord, ber-

ceau des aïeux. Sa démarche était lente, ses gestes rares.

..... Enfin, le printemps revint plein de sensations tièdes de désirs confus.

A la campagne, c'est l'époque des plus longs loisirs. Tout l'hiver, le cultivateur a



besogné dans les étables et dans les granges. En mai, il se croise les bras, et la terre réveillée travaille seule. Les champs bleutés d'avoine alternent avec la pourpre sombre des trèfles incarnats.

Les reins courbés sur les houes, les valets sarclent dans les champs sans ombre ; ils avancent par lignes, en tirailleurs. Le soir, ils laissent derrière eux des brasiers de mau-

vaises herbes, fumant comme des villages incendiés.

En juin, les charrues et les herses retournent les pâturages, et la terre qui recevra en septembre la semence huileuse des colzas, reste tout l'été en friche, voluptueuse, ouverte aux caresses du soleil. Puis les « aoûteux » raffilent leurs faux, et la moisson commence par les fenaisons.

Les pâturages des Ferrard montaient vers les hautes terres, tout près de la ferme Boivin, à une heure de l'Abbaye. Le soir, à cause de la distance, et pour ne pas prendre sur le sommeil, les gens ne rentraient pas à la ferme. Ils couchaient dans une grange où les servantes leur portaient la soupe et le goûter.

Médéric partit avec les autres, la corne à la ceinture, la faux à l'épaule. Pour la première fois de sa vie, il allait être séparé de Lisée, et ils se dirent adieu comme s'il ne devaient pas se revoir.

116681B

La semaine leur parut longue, démesurément. Lisée enviait la fillette qui s'en allait, pieds nus, la cruche à l'épaule, verser le cidre aux moissonneurs. Elle lui donnait des commissions pour Médéric.

— « Tu lui diras bonjour de ma part. »

Ou bien elle lui envoyait son couteau, qu'il avait oublié sur la table de la cuisine, et Médéric, en le recevant, se cachait pour baiser sur le manche de corne la place où Lisée l'avait tenu.

Souvent il s'arrêtait au milieu de sa besogne pour penser à elle.

Autour de lui la moisson tombait. Cous nus, bras nus, les aoûteux « versaient les seigles ». Les faux rasaient en sifflant, et les hommes avançaient d'un mouvement fort et monotone, foulant les gerbes couchées qui dessinaient des vaguettes sur les sillons.

Le samedi soir, le travail cessa. Les moissonneuses lièrent les bottes et les dressèrent

verticalement comme des huttes. Elles formaient des carrefours et des allées.

A l'extrémité, le disque du soleil plongeant éclairait les silhouettes par les pieds, et la majesté du crépuscule agrandissait les choses.

Médéric et Lisée se revirent avec délices.

Le gars était tout hâlé de soleil. Lisée le trouva embelli. Elle lui prenait la tête à pleines mains, et caressait ses cheveux tièdes avec sa joue.

La moisson sera longue. Jamais ils ne pourraient passer d'autres semaines aussi désolées.

— Ah ! si tu voulais !

Ils convinrent de se retrouver tous les soirs au coin du fossé. Justement, la lune dans son plein donnait, et Médéric pourrait prendre à travers champs sans crainte de se perdre.

Ils n'imaginaient pas qu'il y eût quelque danger à se voir ainsi, tout seuls, à la clarté des étoiles. Pourquoi se seraient-ils défiés l'un de l'autre ? S'ils se cachaient, c'était pour échapper à des défenses chagrines et à une peur maternelle des sommeils trop courts.

Il était près de dix heures quand Médéric sortit de la grange où ses compagnons dormaient. Un brouillard rampait à ras de terre et noyait les lointains. Il s'orienta à l'aide des clochers et prit sa course vers l'Abbaye.

Lisée l'attendait au bas du chemin creux.

Le chien de garde était allongé près d'elle, le museau sur les pattes. Il leva la tête en entendant des pas, flaira longuement, puis se recoucha, et Lisée comprit que c'était Médéric qui venait.

Ils s'assirent côte à côte.

— Comme tu as chaud !

Et elle lui posa la main sur le front.

Ils regardaient la nuit bleue. Simple comme il était, et ne sachant parler d'amour, Médéric contait sa journée. Deux moissonneurs avaient lutté, pendant le midi, sous les

arbres. On avait surpris des perdrix dans un sillon.

Elle le caressait de son regard clair, et il se grisait du contraste de ses yeux profonds et de sa bouche souriante.

Avant de se quitter, ils s'embrassaient.

Ils y pensaient tout le jour à ce baiser amer et doux qui les séparait. Médéric la baisait sur le cou, sur les cheveux.

Un jour, il s'enhardit à lui toucher la lèvre. Elle détourna la tête en tremblant.

— « Oh ! non ! Médri ! »

Et comme il la pressait, amoureux, avec une tendre violence :

— « Pourquoi, Lsée ? »

— « Je ne dois pas... je ne peux plus... »

Il s'assit près d'elle et pleura. Puis ils se séparèrent.

Le lendemain elle ne vint pas au rendez-vous. Médéric se leva avec le soleil. La fenêtre de Lisée était fermée, les rideaux

tombés. Il fallut partir pour les champs.

Le soir, comme il revenait, il rencontra Camus sur la route ; l'instituteur lui frappa sur l'épaule :

— « Vous savez la nouvelle ? Lisée se marie. »

Et, comme Médéric chancelait, Camus le regarda d'un air narquois.

— « Qu'est-ce qui vous prend donc ?

Ça vous fâche ? Vous aviez un faible pour la petite, n'est-ce pas ? Je m'en doutais. Bah ! ça vous passera. Que diable aussi ! on n'est pas amoureux avant la barbe ! »

Et il le quitta pour colporter l'histoire, enchanté de sa perspicacité.

Un cultivateur de Darnetal, venu à l'Ab-

baye pour conclure une affaire de moutons, avait vu Lisée et s'en était épris. Il avait demandé sa main, et, comme il était considéré dans le pays pour son bien et sa bonne conduite, Maze avait engagé sa parole.

Aux pieds de sa mère, les mains sur les yeux, Médéric pleurait à deux genoux, et sa poitrine brisée par les sanglots haletait

sous le poids d'une douleur immense, touchante comme une agonie.

— « Oh! maman, donne-moi Lisée, ou je m'en vais mourir. »

Des visions traversaient sa pensée qui le jetaient hors de lui, la menace à la bouche. Il entendait les violons de noce, il voyait

Lisée au bras du fiancé ; des rondes tournaient autour d'elle. Puis une cariole emmenait les époux; il restait seul sur le fossé, les bras tendus dans la nuit; ses oreilles bourdonnaient, et il retombait à genoux, secoué de sanglots.

Il se traîna jusqu'à son lit, cacha sa tête dans les draps et ne parla plus...

— « ... Où est-il ? »

En entendant la voix du curé, l'enfant se redressa. Ses yeux brillaient extraordinairement, sa figure semblait amaigrie, allongée.

Le prêtre s'approcha du lit et lui toucha l'épaule.

— « Mon ami, pourquoi pleures-tu ? »

Médéric lui prit le bras.

« Oh! vous m'écouterez, vous! Vous nous marierez. »

La mère fondait en larmes, le curé l'emmena. L'état de Médéric l'effrayait.

Pour se servir d'une expression profane, il lui semblait profondément « épris », et il craignait qu'en mariant Lisée avec un autre on ne le désespérât.

— « Seriez-vous bien opposée à ce mariage? »

Non, bien sûr, elle n'avait pas d'orgueil ; elle aimerait mieux donner Lisée à son fils et le voir heureux, que de tenter une aventure dont tout le monde pourrait se trouver mal. Mais on ne devait pas songer à marier Médéric au moins avant quatre ou cinq ans, et, d'ici-là, que faire ?

Le curé réfléchit un instant.

— « Avant tout, rompre le mariage de Lisée ; puis les séparer. Je vais trouver Maze de votre part. »

Le fermier se défendit longtemps

Il n'avait pas besoin de cela pour savoir

que Mme Ferrard était une brave et digne femme ; mais il avait son honneur de paysan à sauvegarder.

Que penserait-on de lui et de sa fille dans le pays ?

Il savait bien comme marchaient les langues. On dirait : Maze est un malin qui se fait des rentes aux dépens de sa maîtresse, et sa Lisée une coquine qui a entortillé le petit gars par amour des écus.

— « Vous voyez, monsieur le curé, ça ne se doit pas. »

A la fin, pourtant, il céda.

On envoya Lisée chez une tante, à Étretat. Maze alla dégager sa parole, et l'abbé Brentôt écrivit à la Supérieure de l'Ursulinat du Hâvre, pour lui recommander une jeune personne à laquelle il s'intéressait. Il expliqua la situation avec toute la discrétion imaginable, et lorsqu'il eut reçu réponse on fit revenir Lisée.

Quand les deux promis se revirent, ils étaient si honteux, qu'il fallut les pousser dans les bras l'un de l'autre, et les forcer à s'embrasser.

La moisson était finie ; on profita de la fête du raffilage pour les fiancer.

Les aoûteux s'attablèrent sous les pommiers, et on réunit à dîner les convives ordinaires, pour faire honneur aux amoureux. C'était en même temps un repas d'adieu, Lisée devait partir le lendemain pour les Ursulines.

M. Camus fit les frais de la soirée.

C'était un bel esprit de village ; il était fort recherché dans les noces, et orateur désigné des banquets officiels, où il fallait opposer aux autorités départementales un personnage qui représentât. Il savait des « bouquets à Chloris », chantait au rôti, lisait les mirlitons d'une voix sentimentale, et s'illustrait particulièrement dans les improvisations et dans les toasts.

Au dessert, il demanda la parole, se leva dans le silence, passa derrière sa chaise, et, après s'être essuyé la bouche avec sa serviette, tourna un compliment « à nos fiancés champêtres », qu'il comparait en finissant à Philémon et Baucis.

Puis Mélina apporta la cave à liqueurs, et jusqu'à une heure avancée de la soirée, on devisa les coudes sur la nappe.

Les deux amoureux s'étaient levés de table, et, dans l'embrasure de la fenêtre ouverte, en face de la nuit, ils causaient.

— « Tu vas partir, Lisée, et tu me laisses seul! Souvent je me suis demandé comment j'aurais pu vivre s'il avait fallu te quitter. Je ne voyais pas de plus grande douleur que de vivre loin de toi; mais, aujourd'hui, je sens bien que je me trompais : quand des gens qui s'aiment se séparent, ceux qui restent sont les plus malheureux. »

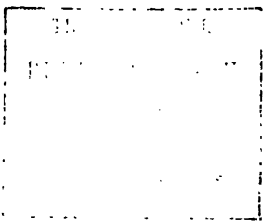
Il faisait encore jour lorsqu'on avait fini

de dîner; petit à petit l'obscurité était venue, et, comme la nuit était claire, on n'avait pas apporté la lampe. Dans une des bergères, l'abbé Brentôt, légèrement assoupi, fermait les yeux; Maze songeait dans son coin; Ca-

mus, très excité par son toast, pé-
rorait, en face de Mme Ferrard, qui
l'écoutait d'une oreille distraite.

— « Je ne saurais trop vous exprimer, madame, avec quelle satisfaction égalitaire j'assiste, pour ma part, à ce mariage souligné par l'approbation de tous nos paysans. Vous avez courageusement bravé les préjugés citadins, d'ailleurs respectables, qui éloignent, on ne sait pourquoi, les jeunes gens des villes

LES AOUTEUX S'ATTABLÈRENT
SOUS LES POMMIERS



de la fiancée rurale. De semblables unions infusent dans un heureux mélange le sang robuste des laboureurs avec celui, plus épuré, des milieux urbains. Ces mariages-là ont fait la grandeur des républiques ancien-

nes et ne pourraient pas manquer de fortifier la notre. »

— « Te souviens-tu, répondait Lisée, du jour de mars où tu es arrivé avec ta mère? Je vous guettais par la lucarne de la grange, et je n'avais pas voulu aller au-devant de vous. Si l'on m'avait dit, pourtant,

que, un jour, celui qui venait là, tiendrait toute la place dans mon cœur ! »

Encouragé par le silence général qu'il croyait admiratif, Camus continua :

— « D'autre part, vous avez raison d'exiger de la future compagne de votre fils une instruction qui rapproche l'écart de leurs conditions sociales. Sans verser dans les exagérations de ceux qui voudraient associer les femmes au suffrage universel et à la perpétration de la loi, je condamne, comme un préjugé gothique, l'état d'infériorité intellectuelle, où le catholicisme, notamment, s'est complu à entretenir les personnes de votre sexe. »

Médéric écoutait avec ravissement, un bras passé autour de la taille de Lisée.

— « Nous nous sommes aimés tout de suite. Je n'ai jamais rêvé qu'à toi, je n'ai jamais chéri que toi, je n'en aimerai jamais une autre, quand elle serait mille fois plus

riche que Mlle de Croix-Maure, mille fois plus belle que maman. Mais toi, Lisée, tu vas t'en aller vers les gens de la ville; m'aimeras-tu encore quand tu reviendras? Ne penseras-tu pas que je suis bien simple, et qu'il n'y aura pas grand plaisir à vivre toute la vie en face d'un homme de village qui ne saura que t'aimer? »

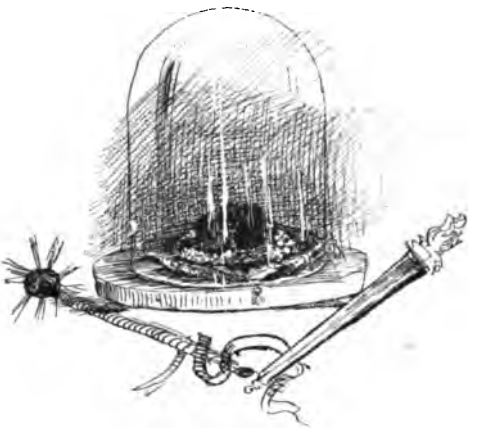
— « Tenez! » continua Camus, « le mariage, comme l'entend l'Église, n'est qu'un esclavage déguisé! Ah! nous ne touchons pas au jour où la perfection de nos mœurs permettra de tirer l'échelle du progrès. Il faudra laïciser l'amour, l'épurer par la poésie des contrats sans maire, et surtout sans prêtre. »

Cette hérésie tira l'abbé Brentôt de sa somnolence.

— « Allons! voilà qu'il va défendre les unions libres! »

— « Préféreriez-vous que j'exigeasse le mariage des prêtres? »

Un halo lumineux cerclait la lune à demi-voilée. Médéric et Lisée écoutaient leurs cœurs se taire, et le silence était comme une chanson qui les faisait pleurer.



CHAPITRE VII

VII

Au bas du village, près du moulin, la cour de Blondel, avec sa barrière toujours ouverte, sa maison blanche et son bout de jardin, est un lieu public de rendez-vous. On y vient prendre la voiture, flâner autour de

l'arrivée, souhaiter bon voyage aux connaissances qui se déplacent.

Au pied de la diligence, la mère Blondel circule avec sa béquille, taquinant le valet qui attelle les chevaux tristes. Elle est avare et dévote, plus vieille que son mari, dont elle énumère les vices, éternellement.

Il pleut depuis le matin, les ornières sont pleines comme des ruisseaux, et les gouttières de la bâche crachent l'eau, qui rebondit en crottant les roues.

Quelques voyageurs causent sous des parapluies.

L'épicier Petitpas va consulter au Hâvre, pour son asthme; une personne du carreau se rend à Pontivilliers pour des couches; une fermière en bonnet mauve rejoint une noce sur la route d'Epouville. Son mari, debout sur le marchepied, l'embrasse à pleines joues.

— « Bien du plaisir ! Le bonjour à tout le monde. »

— « A ce soir ! »

Et Médéric sent son cœur se briser, en songeant que la voiture reviendra et ne lui ramènera personne.

Lisée a embrassé son père et réservé Médéric pour la fin. Elle veut garder son baiser plus net et plus pur.

La voilà installée dans le coin de la portière, son châle sur les genoux.

— « Tu nous écriras ! »

— « Oh ! oui, bien sûr ! »

— « Quand ? »

— « Demain. »

La mère Blondel vient rôder autour de la porte.

— Tiens, c'est vous, madame Ferrard. Et la santé ? Eh ! moi, je vous remercie, ça va mal, ça va très mal, toujours chaud à la tête et froid aux pieds ; avec ça un petit train

de fièvre... C'est la faute de Blondel. Un homme qui me gruge d'inquiétudes ! Pas de tête pour deux sous, et puis licheur! Mais où est-il encore passé? On n'attend plus que lui, il va être en retard pour la poste.

Médéric et Lisée se regardent, les yeux pleins de larmes. Ils ne trouvent rien à se dire.

Des gouttes tombent sur les parapluies, et Petitpas, cramoisi, apoplectique, secoué par son asthme, crache dans la paille qu'il piétine.

Ah! la suprême minute qui rompt les rêves commencés! Ils songent aux douceurs des jours révolus, aux rendez-vous d'amour, le soir, au coin de la haie; au frisson qu'ils avaient en se donnant la main, à la tristesse de l'hiver qui les enveloppe; et leurs cœurs endoloris se fondent dans un adieu muet.

Enfin, Blondel paraît, la casquette en

ET LA VOITURE CLIQUETANTE S'EN VA

SOUS LA PLUIE

arrière, traînant le sac de la poste. Il se hisse péniblement sur le siège.

— « Y sommes-nous? »

Un violent effort arrache la diligence à son ornière.

A la vitre, Lisée fait signe de la main.

— « Poulotte! »

Et la voiture cliquetante sort de la cour en rasant la borne.

Médéric a pris par le sentier et le bois de traverse; il court contre le vent, la pluie dans les yeux, franchissant les branches mouillées qui lui barrent le passage. Il va tout d'une haleine jusqu'au Moulin-Rouge.

La diligence monte la pente au pas, et il reverra Lisée une dernière fois...

Le vent balayait la pluie par grandes rafales. Elle claquait dans les flaques, ruisselait au bord des fossés, et le ciel, couleur de terre, se confondait avec les champs dépouillés, la moisson fauchée. Pas un chaume.

Au loin, dans la côte, la maison de Soudri.

Debout sur le fossé, Médéric attendit longtemps, battu par l'averse.

La diligence était passée...

... Il reprit sa vie monotone comme si rien n'était changé. On le voyait tous les jours, patient à la besogne, accomplir aux mêmes heures les mêmes travaux.

Il était doux avec les domestiques, attentif auprès de sa mère; mais il avait l'œil distrait et l'allure machinale de ceux dont l'âme est loin.

Souvent il faisait un long détour pour venir par la sente, où il rencontrait Lisée, autrefois. Un jour, du haut du plateau, il crut l'apercevoir dans le potager. Il s'arrêtait à suivre du regard des femmes qui marchaient comme elle. Un son de voix, un pli de vêtement, tout lui rappelait l'absente.

Et pourtant il n'en parlait jamais.

Lisée donnait régulièrement de ses nou-

velles. On trouvait sa lettre le dimanche, en rentrant de l'église. On la lisait à la fin du repas. Elle écrivait sur du papier quadrillé, à entête imprimée, orné d'un cœur brûlant dans un soleil, avec l'encadrement d'une devise.

Et ses lettres étaient pleines de ces riens qui vont à l'âme, de ces mots que toute femme trouve, qu'on répète tout bas, et qu'on baise au passage.

Médéric emportait la page bleue, et la lisait seul, dans la chambre de Lisée. Il retrouvait la voix, le regard, le baiser, enfin toute la femme, et il pleurait en lisant.

Autrefois, Lisée avait une écriture massive, qui serpentait d'une ligne à l'autre, pleine d'hésitations et de lenteurs. Au bout de deux mois de couvent, les lettres étaient transformées, embellies.

Médéric s'en attrista.

Il avait fidèlement répondu dans les pre-

miers temps; mais, quand il sut que les mères lisaient ses confidences, il cessa d'écrire, par timidité campagnarde, pudeur de tendresse. Au fond, il était inquiet.

Une visite de Camus acheva de le bouleverser.

Avec le tact qui inspirait toutes ses démarches, l'instituteur lui conseilla de se défier. Il lui conta des histoires de vocations imposées. Des jeunes personnes, après avoir été enlevées à leurs fiancés, étaient tondues de force et ensevelies vivantes dans le mystère des couvents. Il fallait redouter l'exal-

tation contagieuse des nonnes et l'enjôlement des confessions.

Et il parla avec éloge d'un feuilleton anticlérical, publié dans son journal, et qui était véritablement « tapé ».

Médéric ne savait plus que croire.

— « Pensez-vous que Lisée puisse m'oublier? »

— « On ne sait jamais; ces gaillards-là sont si forts! Ils en ont fait passer bien d'autres sous les fourches caudines! »

Et il s'en alla, ravi de l'effet qu'il avait produit.

Depuis quelque temps, ses allures étaient mystérieuses. Il avait donné sa démission et s'était fait nommer adjoint. On disait qu'un héritage l'avait subitement mis à l'aise et qu'il attendait la retraite d'Angamarre pour poser sa candidature à la mairie.

Il restait encore quelques beaux jours; on en profita pour semer les blés.

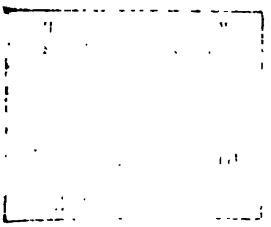
D'ordinaire, Médéric travaillait dans la compagnie de Maze — son père, c'était encore quelque chose d'elle, — et l'amoureux prenait plaisir, quand il relevait la tête, à contempler ce rude visage de laboureur.

Ils allaient l'un devant l'autre, sans parler, pendant des heures. A la volée, Médéric ensemençait les pièces de terre en suivant les sillons; derrière lui, guidant les poulains, Maze traînait les herses. L'ombre de la chênée s'allongeait démesurément sur eux, et des vols de corbeaux descendaient en tournoyant des cimes, pour s'abattre derrière les râteaux, sans peur des gaules et des gamins.

La saison à blé était finie.

De toutes parts, les bêtes rentraient des champs passer l'hiver. La bergerie était pleine de bêlements; les vaches couchées, l'œil rond, la queue fouettante, ruminaient dans la tiédeur des étables, ou, lasses de l'immobilité des stalles, râclaient leurs chaînes

PUIS VINRENT LES NEIGES DE TOUSSAINT,
LES PASSAGES D'ÉTOURNEAUX



d'acier contre l'anneau des mangeoires. On récolta pour elles les carottes et les bettes à « tourteaux ». Toutes les deux heures il fallait faire couler l'eau, rafraîchir les litières, laver les pis.

Une à une les dernières feuilles étaient tombées. Les arbres noirs montaient dans le ciel sans oiseaux. On gréla les pommes hâtives et l'on dressa les pressoirs à cidre.

Puis vinrent les neiges de Toussaint et les passages d'étourneaux. Ils s'abattaient par troupes dans les filets, et mouraient l'aile pendante, les pattes roidies, avec un mouvement gracieux de leur cou hérissé. Les bergers en conclurent que l'hiver serait rigoureux. La terre se bombait sous la gelée.

Médéric ne restait plus le soir au coin du feu. Il ne pouvait supporter la vue de la chaise de Lisée, vide en face de lui. Il allait surveiller les valets, qui, réunis dans la grange, passaient les blés à la vaneresse et

chaulaient le grain, remué par grands tas, à la pelle. A terre, des chandelles fumeuses éclairaient la besogne, et, las de leur journée, ils travaillaient avec des mouvements endormis.

Quand les gens étaient couchés, Médéric errait, comme une âme en peine, à travers la chènée et le petit bois. Il allait seul, par les claires nuits de gelée, revoir les endroits où ils avaient été heureux.

C'était une douleur intérieure, sans révoltes, pleine de voix éloi-

gnées, pleurant sur les souvenirs comme sur un tombeau; puis, des apaisements mélodieux qui endormaient le souci dans le silence de la pensée.

Un soir qu'il rentrait du marché, il entendit derrière lui le pas égal et lourd d'un laboureur. C'était Maze qui s'en revenait, tenant une génisse par la corne.

Ils firent route ensemble, jusqu'à la ferme, et le bonhomme, qui le voyait dépérir, se mit en frais de consolation.

—« Tu as de la peine, tu t'ennuies de la petite? Je comprends ça. Moi aussi j'ai connu ces chagrins-là, autrefois, quand je suis parti pour le service. Je pensais à mon bourg, je pensais à ma promise, et je me disais : Ils font la moisson, ils brassent le cidre, ils danseront sans moi. Mais je n'avais pas peur qu'un gars vînt prendre mon accordée par la taille et lui conter la bagatelle. Tu n'as pas besoin non plus de te tourmenter. Lisée ne t'oubliera pas. C'est du sang de brave homme. »

Aux approches du jour de l'an, Médéric parla d'aller voir la pensionnaire à son couvent; mais il fallait préparer la saison d'avoine, et Maze lui conseilla de reculer sa visite jusqu'aux fêtes des Rois.

Le 5 janvier, au soir, les domestiques s'en

SUR LA ROUTE DE LA VILLE

allèrent dans leurs villages, après avoir reçu le gigot et la « part à dieu ». Médéric ne dormit pas de la nuit, se leva tôt, et se rendit dans le potager pour cueillir un bouquet.

La terre gelée brillait d'un éclat vitreux, des baguettes de poirier s'effilaient en quenouilles, fragiles et nues. Au pied des cassis, quelques roses de Noël s'épanouissaient. Il en fit une botte, maladroitement serrée dans des rameaux de buis, et descendit au devant de la diligence, sur la route.

M. Camus, installé dans le coupé, lui fit signe avec son journal.

— « Vous allez au Hâvre? Quelle heureuse coïncidence. Je vais vous faire une place à côté de mon carton à chapeau. »

Camus portait une calotte pour voyager, — comme les Anglais.

Les sabots des trois bêtes résonnaient sur la chaussée éblouissante. Blondel, piqué par le vent froid, faisait claquer son fouet.

Le magister se récriait à chaque ornière. Il aurait voulu profiter du dégel pour « engraver les chemins de grande vicination ».

Et il blâmait l'incurie du maire.

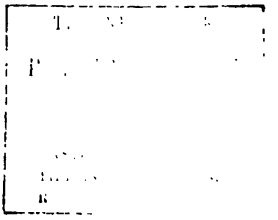
A mesure qu'on approchait de la ville, Médéric se sentait envahir par une vague tristesse. L'étourdissement du bruit, la solitude dans la foule, le défilé des visages inconnus l'inquiétaient. Et puis, comment allait-il retrouver Lisée ? Les histoires de Camus lui revenaient dans la mémoire. Avait-elle gardé comme lui le souvenir des jours passés ? Avec quel regard lui tendrait-elle la main ?

Ils venaient de gravir la côte d'Harfleur, et la ville commençait par les faubourgs.

Blondel s'arrêta devant un cabaret de rouliers, intrigué par un rassemblement.

Des passants stationnaient devant l'étroit corridor où une bière était posée sur deux chaises, avec un drap blanc, une

SECRET STEAMER



croix d'argent et un goupillon d'eau bénite.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Rien du tout. La fille de Vidal qui est morte. »

Et il ajouta avec un clignement d'œil :

— « En voilà une qui s'est amusée ! »

— « Jeune ? »

— « Dans les vingt-cinq ans. »

— « Jolie ? »

— « Je peux vous le dire ! »

Et comme Camus, très allumé, se penchait pour avoir des détails, Blondel lui conta une histoire à l'oreille.

— « Non, vraiment ? »

— « Parole d'honneur. »

L'instituteur souriait en essuyant ses lunettes.

Il regrettait de ne pas l'avoir connue.

Médéric se détourna. Le cynisme des deux bonshommes l'écœurait. Il n'avait pas mangé le matin, il se sentait la tête vide, et,

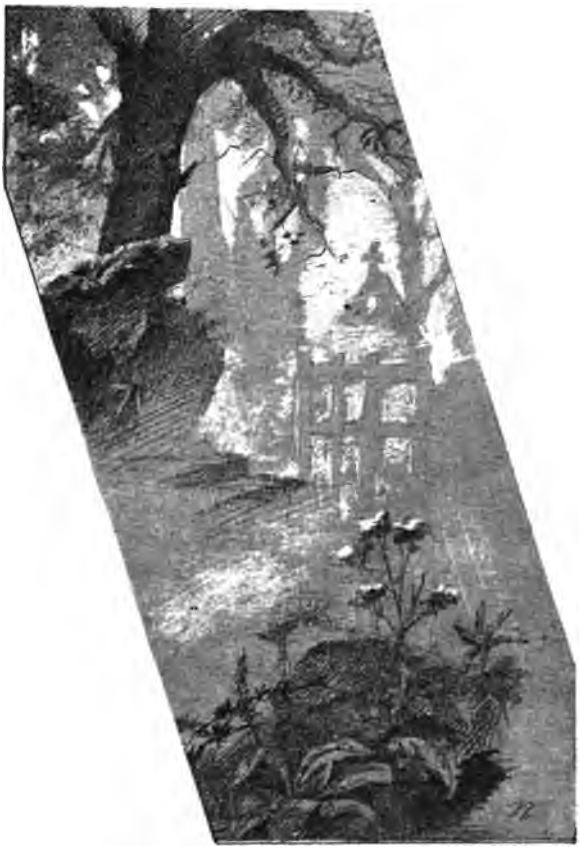
comme dans un cauchemar, des idées l'obsédaient.

C'était l'image de Lisée dans un cercueil, une main pendante, les cheveux débordant le couvercle, des lumières autour. La vision était si intense, que le contact de la vitre lui donna le frisson.

A présent, la diligence sautait sur le pavé au milieu des tramways et du bourdonnement des fiacres. Blondel surveillait l'attelage, et le bavardage de Camus se rabattit sur son voisin.

— « Je vous conseille de visiter les docks. C'est grandiose, comme à New-York. Il y a encore l'Aquarium et le Sémaphore. On m'a dit qu'aux grandes marées les gens qui vivent là-dedans restaient plusieurs jours sans communication avec la jetée. C'est très curieux. »

Il se sentait des aspirations contemplatives, des fringales de liberté. Il aurait voulu



DERRIÈRE UNE GRILLE BLANCHE ON APERCEVAIT UNE PORTE SURMONTÉE D'UNE CROIX

habiter dans un phare, naître en Amérique.

La diligence s'arrêta au pied d'une allée couverte, qui montait vers la côte entre les jardins. Au fond, derrière une grille blanche, on apercevait une porte surmontée d'une croix. De chaque côté un jardinet fleurissait, défendu par une chaîne. Blondel désigna la grille avec le manche de son fouet.

— « C'est ici. »

Médéric descendit machinalement. Il avait la tête lourde, les jambes engourdies, et il entendit à peine Camus qui lui criait :

— « A ce soir ! dans la Cour du Bras-d'Or ! »

A l'appel de la cloche, un pas traînant répondit dans une allée sablée, et une vieille figure parut au judas.

— « Qui demandez-vous ? »

— « Mademoiselle Maze. »

— « Ce n'est pas le jour du parloir. »

Médéric était si ému, qu'il eût été presque

heureux de s'en aller. Pourtant, il dit timidement :

— « Je viens de la campagne pour la voir. »

La tourière l'examina d'un œil soupçonneux. Son air honnête, son bouquet blanc la rassurèrent.

— « Entrez toujours. On va tâcher de la faire descendre. »

Ils traversèrent un jardin et une cour. Des balles de peau pourrissaient dans les rigoles, et des volants effiloqués pendaient aux sycomores, par des bouts de corde. Derrière la maison ondulait le parc.

On l'introduisit dans un parloir, coupé d'un grillage claustral. Des banquettes de cuir faisaient le tour de la salle ; des dessins décoraient les murs. Au fond, une vierge en

plastique découvrait son cœur que l'artiste, par respect, avait doré.

Un pas léger, le glissement d'un rideau sur une tringle, et Médéric entendit de l'autre côté de la grille la voix de Lisée qui disait :

-- « C'est toi ? »

Son premier mouvement fut de lui tendre les bras ; mais il s'arrêta, devinant la présence d'une étrangère, dont il entendait le chapelet frôler les rideaux de serge.

Est-ce qu'il n'allait pas la voir à lui tout seul, lui parler à l'oreille, se payer d'une étreinte de toutes ses angoisses, de toutes ses solitudes, de toutes ses larmes pleurées, les yeux dans l'oreiller, la nuit ?

— « Approche, Médéric, n'aie pas peur. »

Il la voyait à travers un brouillard.

Comme elle était changée en quelques mois ! Grandie, pâlie, les cheveux relevés par un peigne, en racines droites, la taille perdue dans un sarreau sans ceinture. Elle avait beau lui sourire, il ne la retrouvait pas ! Il se sentait l'air d'un enfant auprès d'elle, et il lui sembla qu'un trou s'était creusé entre eux.

La tourière le regardait ébahie. A la fin elle lui poussa le coude.

— « Avancez donc, monsieur. Elle ne va pas sortir. »

Il s'approcha du guichet, il était très pâle.

— « Comment vas-tu, Lisée ? »

Elle répondit :

— « Et nos parents ? »

Ils causèrent ainsi, comme des indifférents qui se croisent au bord d'un chemin.

Elle demanda des nouvelles du curé, d'Angamarre, du sacristain et de ce « pauvre Bourru ».

Il dit que l'hiver était froid et que les brugnons avaient gelé dans le potager.

— « Tous? »

— « Tous, ainsi que le plant de fraises le long du mur. »

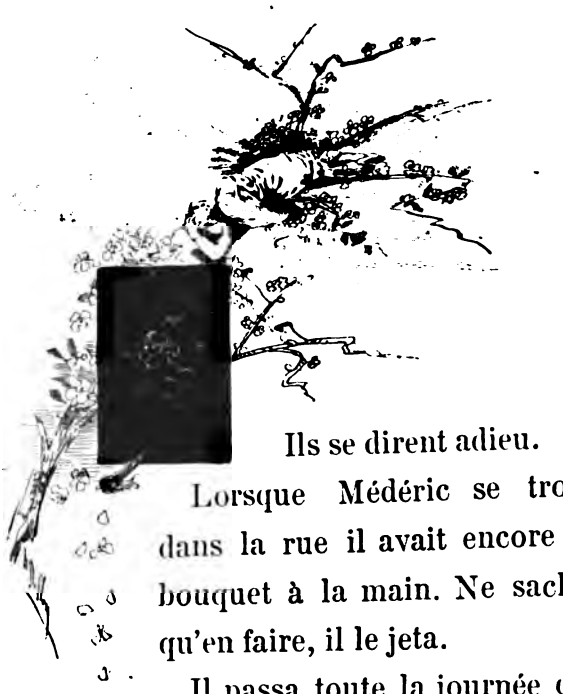
Et pourtant elle s'écoulait, cette heure qu'il avait tant rêvée, lorsqu'il rafraîchissait sa fièvre à imaginer cet avenir. C'était une promenade au fond d'une allée perdue, des souvenirs évoqués, des espoirs permis, un tête-à-tête de baisers, une ivresse de couple amoureux, égaré sous les ramures hautes, comme dans un paradis terrestre.

Il aurait voulu fermer les yeux. Il faisait de grands efforts pour nouer entre elles des phrases banales. Elles se succédaient sans se répondre, et, à chaque instant la conversation tombait. Alors il n'entendait plus que la bataille des moineaux autour d'une croûte, le bruissement du chapelet contre les barreaux, et la voix de son pauvre amour,

sanglotant au fond de son cœur comme une musique lointaine.

Midi sonna.

C'était l'heure du réfectoire ; les couloirs s'emplirent de murmures et de pas.



Ils se dirent adieu.

Lorsque Médéric se trouva dans la rue il avait encore son bouquet à la main. Ne sachant qu'en faire, il le jeta.

Il passa toute la journée dans la cour du Bras d'Or, attendant patiemment

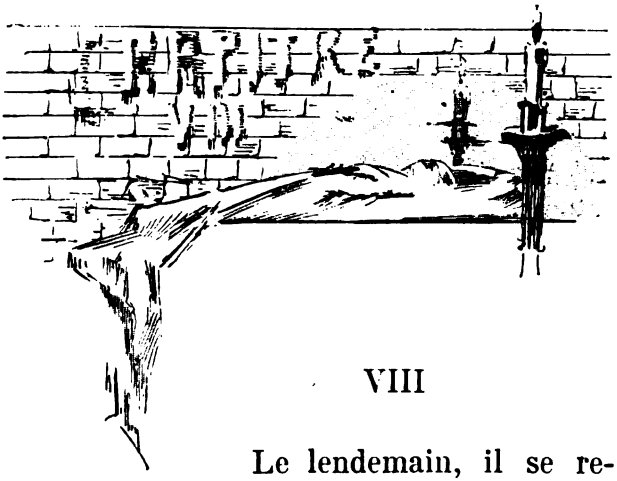
le départ de la voiture, et il monta sur la banquette pour échapper à la conversation de Camus, qui l'obsédait.

Le jour était bas; la nuit tombait sur la campagne. Il regardait l'ombre des chevaux projetée par les lanternes galoper sur les mètres de caillou.

La succession monotone des arbres et des poteaux l'étourdissait.

Il ne pensait plus.

CHAPITRE VIII



VIII

Le lendemain, il se remit au travail à l'heure accoutumée. Sa mère et Maze lui demandèrent de conter sa visite ; il répondit simplement que Lisée se portait bien et qu'elle leur envoyait ses respects. Mme Ferrard vit qu'il ne voulait point parler et ne le tourmenta pas.

Jusqu'à la fin de février on ne retourna plus aux champs. Les domestiques battaient l'avoine, travaillaient les fumiers, disposaient le blé pour la halle.

Médéric avait des loisirs.

Subitement pris du désir de s'instruire, il rouvrit ses livres et s'enferma des heures entières pour travailler.

Le parloir du couvent, avec son tableau d'honneur et ses sanguines, l'avait frappé comme une chose extraordinaire, magistrale. Il y associait la chère image de Lisée en sarreau d'écolière.

Il se rappelait une petite tache d'encre au bout de ses doigts effilés, à l'endroit où la plume touchait l'ongle. Il l'évoquait, courbée sur une page blanche, dans le demi-jour des salles. Elle suivait d'un œil attentif la pente de l'écriture et ne s'arrêtait que pour lisser ses cheveux. Parfois, elle levait la tête et rêvait.

Sans doute elle songeait à lui.

Et il reprenait sa lecture, les sourcils froncés par l'effort, comme un homme qui peine à labourer une terre en friche.

Un soir, après souper, il alla chez M. Ca-

mus demander des livres. Ceux qu'il possédait étaient trop enfantins ou dépareillés.

L'instituteur le reçut avec une importance aisée. Son bureau était encombré de circu-

laires qu'on venait de lui envoyer du Hâvre. C'était une profession de foi républicaine et progressiste. Camus s'occupait à mettre les imprimés sous bande, pour les expédier aux personnes influentes de la circonscription.

Un buste de Béranger décorait l'étagère.

Camus l'honorait comme « un lare » et pensait sous ses yeux.

Il descendit quelques volumes soigneusement alignés sur une tablette et les recommanda à son ancien élève.

C'étaient la morale civique, le catéchisme

de Volney et une physique récréative rédigée par une de nos « illustrations pédagogiques ».

— « Et maintenant, comment se portent vos amours? »

Médéric se plaignit de longs retards qui le faisaient « durer ». Sa mère lui opposait a loi; il aurait voulu la connaître.

— « Mais rien n'est plus simple! »

Et le magister, après avoir mouillé son doigt et feuilleté son code, tomba sur le titre qu'il cherchait :

— « Article 124. — L'homme avant dix-« huit ans révolus, la femme avant quinze « ans révolus, ne peuvent contracter ma-« riage. » Quel âge avez-vous? »

— « Dix-sept ans. »

— « Encore trois cent soixante-cinq jours de patience. Je me trompe, soixante-six, l'année est bissextile. »

L'amoureux soupira.

— « C'est bien dur! »

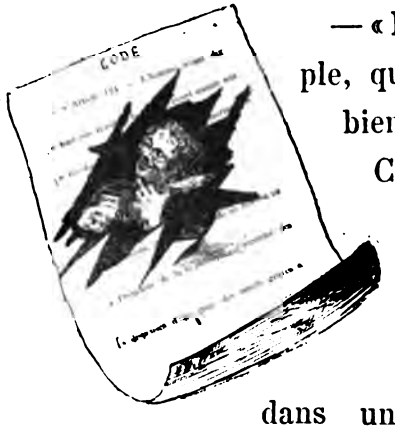
Et il songeait à la lenteur des jours qu'il avait vécus seul, dans l'espoir de ce bonheur, sans cesse reculé comme un mirage.

— « Attendez, il y a autre chose. »

Et, tout fier d'étaler son érudition, Camus continua :

— « Néanmoins, il est loisible au Roi (ou

au « Président de la République) d'accorder des « dispenses d'âge pour des motifs graves ». Voilà ! avez-vous des motifs graves ? »



— « Mais, par exemple, quand on s'aime bien... »

Camus éclata de rire. Cette naïveté l'amusait énormément, et il murmura dans un glapissement :

— « Parbleu ! Fléchissez la loi ; elle est femme ! »

Après les gelées, les giboulées se succédèrent. Elles hachèrent le chaume sur les toits, l'herbe dans les cours. Les bêtes beuglaient tristement dans les étables, et la chênée gémissait comme un orgue sous l'effort du vent.

Aux jours gras, des enfants d'ouvriers de-

mandèrent à dire une farce qu'ils promenaient par les fermes. Ils la débitèrent dans la grange, sur les tréteaux du pressoir. On les renvoya avec des crêpes de sarrasin et un panier d'œufs.

Le vendredi de la Passion, on reçut une lettre du Hâvre. C'éait la supérieure qui écrivait. La fièvre scarlatine s'était déclarée aux Ursulines. On renvoyait les élèves, et Mlle Maze partirait avec ses compagnes.

Ce fut une joie immense, désordonnée, enfantine. Lisée revenait avec le printemps. On remettrait la rallonge au guéridon d'acajou; on reverrait des fleurs dans les vases de la salle, des sourires sur les visages. D'un seul coup la tristesse était balayée, la vie élargie, les cœurs réchauffés.

En l'absence de Maze, qui suivait les foires du Calvados, Médéric voulait prendre le bac et partir sur l'heure pour le Hâvre. Dix fois le jour il montait dans la chambre de

Lisée et s'enivrait des préparatifs du retour.

Les premières senteurs de sève entraient par la fenêtre ouverte; le soleil éclairait l'édredon rouge, et le Christ perdu dans la fraîcheur des rideaux. Les panneaux de l'armoire brillaient comme des glaces, et, sur la table, dans une cage de buis, le mauviar qu'ils avaient élevé sifflait l'avril.

Le dimanche des Rameaux, après vêpres, Médéric partit sur la route d'Épouville, au-devant de la guimbarde.

Il s'arrêta pour attendre près du Pont-au-Moulin, au bas de la descente.

Soudri, nu-tête, cailloutait au soleil. Ils causèrent de la démission d'Angamarre et de l'élection de Camus qui devait avoir lieu dans la soirée.

Les manœuvres de la dernière heure indignaient le vieux soldat.

— « Depuis ce matin ils sont attablés chez Petitpas et sous les tonnelles du Grand-I-

Vert. C'est M. Camus qui régale. Le garde-chasse du Bac l'a vu faire un cent de dominos avec les adjoints. »

En haut de la côte la diligence parut.

Le cantonnier posa son marteau pour saluer Mlle Lisée.

L'omnibus arrivait dans un nuage de poussière. A présent il était si proche, que l'on pouvait distinctement reconnaître les figures. Le coupé était plein; sur la banquette trois gars en blouses bleues soufflaient dans des mirlitons. Blondel, qui avait son compte, dodelinait sur le siège.

Médéric lui fit signe d'arrêter, ouvrit la portière et regarda dans la voiture.

Toutes les têtes se penchèrent; du fond de la guimbarde quelqu'un cria joyeusement :

— « Bonjour, monsieur Ferrard ! »

Et un enfant qui tétait se mit à crier.

Pourquoi revint-il coller à la vitre du coupé ses yeux brouillés de larmes, comme

s'il n'eût pas vu tout à l'heure qu'elle n'était pas là, et qu'il pût espérer l'y trouver maintenant?

Il descendit du marche-pied et demanda :

— « Vous n'avez pas de commission pour nous? »

Blondel fouilla dans sa sacoche :

— « Je n'ai qu'une lettre pour M. le curé. »

Puis, ayant touché sa casquette, il secoua ses guides.

Médéric s'en retourna par la grand'route.

Sa mère, qui l'attendait sur les marches, lui fit signe de loin avec son ombrelle.

— « Eh bien, et Lisée? »

— « Pas de Lisée. »

Il avait le cœur très gros, une honte obscure de sa déception, beaucoup de tristesse dans les yeux.

Mme Ferrard lui prit le bras.

— « Grand enfant! Il ne faut pas se dé-

soler pour si peu. Lisée aura manqué la voiture, elle arrivera demain. »

Tout en marchant, elle babillait pour le distraire.

— « Et moi qui vous avais préparé des kerlés, tu sais des kerlés de Lorraine, dont vous

étiez si gourmands quand vous étiez petits? Tu leur feras honneur, au moins? »

Il promit d'essayer; mais, malgré sa bonne volonté, la joie de leur petit souper se glaça en face du couvert immobile, de la serviette pliée.

Comme Mélina desservait, l'abbé Brentôt poussa la barrière. On le croyait à Manéglise, où l'on célébrait l'Adoration Perpétuelle, et Mme Ferrard s'étonna.

— « Vous ici, monsieur le curé! votre cheval boîte donc toujours? »

Le bonhomme lui parut si triste, qu'elle s'arrêta, prise d'une inquiétude et regarda son fils. Il était tout pâle et dit en tremblant :

— « C'est la lettre, n'est-ce pas? »

Puis, comme l'autre, la figure inclinée sur son rabbat, ne répondait rien, il demanda plus bas :

— « Elle est bien malade? »

A ce moment-là une bête enfermée mugit au fond des étables, et un souffle descendu des rideaux claqua la porte.

— « Pauvres petits! » dit le prêtre d'une voix brisée.

Alors Médéric tomba à genoux, la figure dans la nappe.

Il avait compris.

Comme il fallait avertir le père de Lisée, un goujar courut au télégraphe de Montivilliers : il devait revenir par Manéglise et annoncer aux ecclésiastiques du canton que

l'abbé Brentôt passerait toute la nuit à l'Abbaye.

On avait monté Médéric jusqu'à sa chambre, et il s'était couché sans lutter. Ayant longtemps sangloté, il sommeillait, secoué sous le drap, par le hoquet des larmes. Sa

mère pleurait contre le bois du lit; bréviaire en main, le curé allait et venait dans la pièce.

Vers neuf heures du soir, un battement de tambour le tira de sa torpeur, et Médéric demanda pourquoi l'on roulait.

C'était le garde-champêtre annonçant aux habitants de Rolleville l'élection de Camus,

en remplacement d'Angamarre, démissionnaire.

Médéric s'accouda sur l'oreiller. Les larmes qu'il avait versées séchaient au bord de ses yeux. Se sentant plus calme, il lut la lettre.

Le médecin du couvent faisait part, brièvement, du « décès » de Mlle Maze.

Une scarlatine maligne s'était déclarée, compliquée d'angine. La malade était morte en trois jours, par étouffement. Au bas de la page la supérieure avait tracé quelques lignes d'une écriture élégante, où elle fixait

l'inhumation au surlendemain et invitait le père pour ce jour-là; — la règle des Ursulines interdisant aux hommes l'entrée de l'infirmerie.

Médéric dit à sa mère :

— « Tu l'enseveliras dans son voile de pre-

mière communion, et tu mettras mes habits sous ses pieds.

Puis il s'étendit sur le dos et ne parla plus.

Une douceur infinie descendait du ciel étoilé, et la lune, qui montait en éclairant la façade, faisait pâlir la lampe.

TABLE

Chapitre premier..... 1
Chapitre II..... 17
Chapitre III..... 29
Chapitre IV..... 41

Chapitre V..... 65
Chapitre VI..... 87
Chapitre VII..... 119
Chapitre VIII..... 157

JUL 22 1941